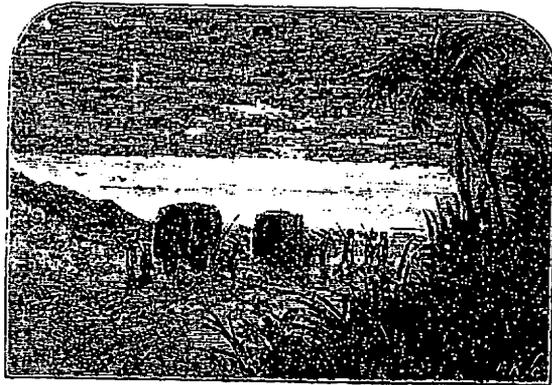


VOYAGE
AUX
PAYS MYSTÉRIEUX

YÉBOU — BORGOU — NIGER

PAR
LOUIS JACOLLIOT



PARIS
C. MARPON ET E. FLAMMARION
1 A 7, GALERIES DE L'ODÉON, ET RUE ROTROU, 4

—
1880



DEUXIÈME PARTIE

LES PAYS MYSTÉRIEUX. — CHEZ LES YÉBOUS. TCHADÉ.

Tchadé. — L'oiseau du tinsab. — Les singes verts. — Je me sépare de la caravane. — Rendez-vous à Katunga. — Patrick et M. Jims. — La mine d'or de Dembah. — Obi-Tchadé. — J'envoie un exprès au roi des Yébous. — La guerre sous la tente. — Kanoun et Motza — la vierge. — Justice sommaire. — Notre personnel féminin. — Les récits d'Obi-Tchadé. — L'éléphant et le district. — L'obi et le Chaoudi. — Le tabac de l'oba. — Les mangeurs de miel. — L'assassin des caravanes et les perdrix de l'oba. — Un singulier débiteur. — La favorite et l'esclave. — Départ pour la chasse au gorille. — Djalé. — Les supplices de la fosse — des rats. — Terrible aventure de Yanjou. — Le criminel pot-au-feu. — Indifférence des Yébous pour les supplices. — Combat avec un rhinocéros. — Entourés la nuit par les fauves dans la forêt. — Retour à Tchadé. — Départ pour Hodé-Yébo.

Le premier village yébo que nous rencontrâmes après avoir passé la frontière, portait le nom de Tchadé. C'était une agglomération de cases à peu près de la même importance que celle d'Imbodou, et comme ce dernier lieu, tirant toute sa prospérité des grandes foires qui tous les mois réunissaient sur son territoire les marchandises des deux pays.

Quand il n'y avait pas foire à Imbodou, il y avait foire à Tchadé et réciproquement. Aussi le capitaine n'eut en rien à souffrir dans ses intérêts pour n'avoir pu commencer ses échan-

Mais il n'y avait pas à hésiter : nous n'avions peut-être que quelques minutes devant nous.

En s'aidant de sa lance, et poussé par ses camarades, un des Yébous parvint au cœur de l'arbre, d'où partaient les branches maitresses, et il nous tendit sa lance du côté du manche en s'arc-boutant fortement entre deux branches.

— Montez ! fit Ourano.

Je fis signe à Lucius.

— Après vous, me dit-il.

— Mais montez donc ! lui dis-je avec une nuance de colère ; voulez-vous nous faire dévorer ?

Un des Yébous l'avait déjà saisi à bras le corps, et l'aidant à monter sur ses épaules, le jeune homme put saisir l'extrémité de la lance, et le rabatteur qui se trouvait dans l'arbre l'attira à lui.

Cet homme était doué d'une force colossale ; en moins de rien, il eut amené dans ce refuge improvisé Ourano, Obi-Tchadé et moi.

Pendant ce temps, les quarante-cinq autres rabatteurs et les cinq guerriers béniniens qui nous accompagnaient, s'étaient déjà mis en sûreté sur d'autres baobabs.

Le Yébou qui nous avait aidés dans notre ascension voulait redescendre pour aller rejoindre

dre ses camarades, ne voulant pas, par respect, rester sur le même arbre que nous. Mais je lui fis intimer l'ordre, par Obi-Tchadé, de rester.

Pour éclairer un peu notre situation, et donner à chacun le moyen de s'installer de son mieux, je plaçai trois ou quatre de mes grosses allumettes dans l'écorce gercée des branches de baobabs, et nous prîmes nos dispositions pour la nuit. Nous nous élevâmes le plus possible sur les branches supérieures de l'arbre, et, avec nos longues ceintures de flanelle, nous nous attachâmes, Lucius et moi, à celle qui nous permit de rester assis commodément ; il fallait nous prémunir contre la fatigue et les somnolences qui pouvaient s'emparer de nous.

Peu à peu, nos légères bougies s'éteignirent, et nous retombâmes dans la plus profonde obscurité.

Le soin de notre sûreté nous avait empêchés de prêter l'oreille aux bruits de la forêt, mais dès que nous fûmes rendus à la perception des choses extérieures, nous pûmes constater à quel point nous avions eu raison de nous hâter ; les rugissements du lion étaient à ce point rapprochés que cinq minutes n'allaient pas s'écouler avant qu'il fût arrivé sous nos forteresses de feuillage.

Tout à coup il se tut.

— Il sait maintenant au juste où nous sommes, me dit Ourano à voix basse, il nous flairer et s'approche en rampant.

Dès que nous avions atteints l'arbre, les indigènes nous avaient passé nos armes, et nous étions là, l'oreille au vent, épiant le moindre bruit, la carabine sur nos genoux, et nos deux révolvers à la ceinture.

Il fut convenu avec Lucius, qu'au moindre bruit qui se produirait au-dessous de nous, il allumerait, une de ses petites bougies, et qu'à sa lueur je tirerais sur tout ce qui se présenterait, quitte à lui rendre ensuite le même office.

Cependant, au loin nous entendions hurler et rugir comme un cercle de fauves, tigres, panthères, léopards, qui semblaient tous se diriger de notre côté ; on eût dit que tous les animaux de cette sauvage contrée s'étaient, à deux lieues à la ronde, donné rendez-vous pour venir nous prendre d'assaut.

Rien ne saurait dépeindre les heures d'angoisses que nous vîmes s'écouler une à une, lentes et sinistres, dans cette terrible nuit ; tous ces cris nous donnaient le vertige, et cependant, chose étrange, le lion ne se faisait plus entendre et quant aux rugissements des tigres et des léopards ils étaient allés peu à peu en s'affai-

blissant, dans la direction de l'est, et bientôt nous ne percevions plus que des sons rauques et lointains, mais qui persistaient dans la même direction.

— Les fauves ont senti le corps du rhinocéros, fit Ourano, avec son flair d'enfant des forêts, et le jour sera venu avant qu'ils aient fini de dévorer la bête ; les gros vont souper d'abord, tenant les autres en respect ; quand ils seront repus, la seconde bordée suivra. Il y a plus de trois mille livres de viande à dévorer, sans compter ce que nos hommes ont emporté ; il y en aurait pour longtemps, si les chacals n'étaient pas là pour les aider.

Pendant quelques instants nous cessâmes d'échanger nos pensées, la fraîcheur relative de la nuit, la fatigue et l'incommodité de notre position ne contribuaient pas peu à nous engourdir et avaient fini par rendre pénible tout effort de parole... Tout à coup le chef se pencha près de moi et me dit à voix basse : Écoutez !

— Qu'y a-t-il ? fis-je sur le même ton.

— Le lion est près de nous, il mange la viande de rhinocéros que nos hommes ont été obligés de laisser à terre.

Je prêtai l'oreille, et un faible bruit de mâchoires broyant leur proie dans l'ombre parvint jusqu'à moi.

Les Yébous avaient déposé leur charge de viande aux pieds des arbres qui leur servaient de refuge, ce qui faisait que le lion était à une distance de nous que je ne pouvais apprécier.

En vain je cherchai à percer l'obscurité de la nuit pour apercevoir un éclair de sa fauve prune : je ne pus rien distinguer, le feuillage qui m'entourait devait cacher l'animal à ma vue, seul le bruit de ses sinistres mâchoires continuait à parvenir jusqu'à moi.

— Faut-il allumer ? murmura Lucius.

— A tout hasard, faites, lui répondis-je.

Je me tenais prêt à toute aventure ; un petit bruit sec se fit entendre, une faible lueur éclaira l'étroit espace où nous nous trouvions, un corps d'un jaune rougeâtre passa comme une flèche devant nous, je tirai rapidement dans la direction, un rugissement de colère répondit à la détonation de mon arme, et ce fut tout.

Troublé sans doute par la lumière, le lion que notre présence devait aussi inquiéter dans son repas avait pris la fuite.

Ce fut le dernier épisode de cette nuit étrange dont je n'oublierai jamais les poignantes émotions.

Dès que le jour parut, nous nous hâtâmes de reprendre le chemin de notre campement, que nous atteignîmes après deux heures de marche.

Je renonce à dépeindre la joie des guerriers béniniens que nous avons laissés à la garde de nos charrettes et de nos tentes ; les braves gens nous croyaient perdus, ils se mirent à danser et à décharger leurs carabines pour célébrer notre retour.

Après avoir réparé nos forces par un repos de quelques heures, dont nous avons grand besoin, nous nous mîmes en route de nouveau, mais cette fois pour revenir à Tchadé.

La chasse était finie, et nous n'avions pas aperçu l'ombre d'un gorille.

En arrivant au village de l'obi, nous trouvâmes le coureur, que nous avions envoyé au roi des Yébous, de retour depuis la veille avec la réponse de cet aimable monarque.

Il nous expédiait l'ordre de nous rendre sur-le-champ dans sa capitale, où de grandes réjouissances allaient être préparées en notre honneur.

Nous nous consultâmes avec Lucius. Ce que nous savions de l'oba n'était pas fait pour nous engager à obéir ; nous n'avions qu'à repasser la frontière, pour nous trouver en sûreté au Bénin... Mais c'était abandonner notre voyage et causer les plus mortelles inquiétudes à notre ami Adams qui, arrivé à Katunga, ne saurait pas ce que nous étions devenus...